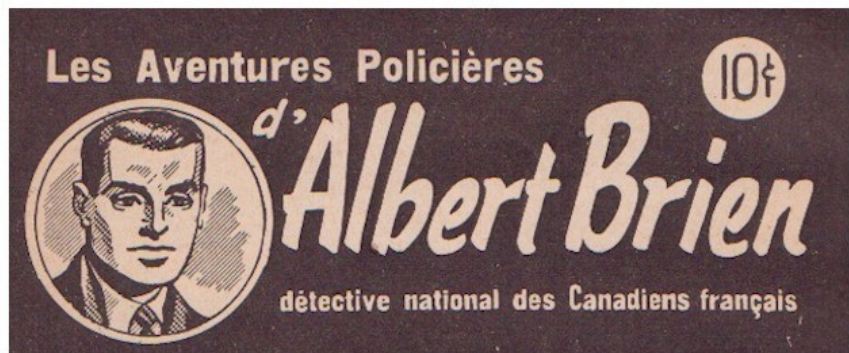


HERCULE VALJEAN

Le frère du Dr Sheffer



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-009

Le frère du Dr Sheffer

détective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 867 : version 1.0

Le frère du Dr Sheffer

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

<http://editions-police-journal.com/>

I

Les Surprenant étaient considérés comme des gens de la haute société.

Wilfrid Surprenant, depuis la mort de son père, était président de plusieurs grosses compagnies.

Wilfrid Surprenant pouvait avoir quarante-cinq ans.

Il avait toujours travaillé sous la tutelle de son père, jusqu'à il y a quelques années où il avait pu enfin voler de ses propres ailes.

Il s'était marié à vingt-quatre ans avec une amie d'enfance, Madeleine Thibodeau.

De ce mariage, était née une fille, la seule enfant de la famille.

Réjane avait été choyée, dorlotée par ses parents.

C'était bien compréhensible.

Le seul enfant.

Mais aujourd'hui elle venait d'avoir vingt ans.

Elle songeait déjà au mariage !

Elle avait dit à son père :

– Papa.

– Oui ?

– J'en ai un autre à te présenter !

– Un autre quoi ?

– Mais un autre garçon, il viendra en fin de semaine !

– Oh, oh, en fin de semaine !

– Eh bien quoi ?

– Je serai très occupé en fin de semaine. Je reçois des amis !

– Ah ! Qui donc ?

– Le docteur Sheffer et Georges Paquette et sa femme.

– Ils viennent pour la fin de semaine ?

– Oui.

– Alors, je ne puis plus inviter mon ami ?

C'est la voix de la maman qui venait de l'autre côté qui lui répondit :

– Mais oui, ma petite Réjane, invite-le quand même !

Surprenant leva les bras :

– Ta mère a parlé, invite-le ! Je n'ai plus rien à dire.

Réjane s'éloigna en criant :

– Merci maman... merci papa !

Madame Surprenant vint s'asseoir sur le vieux banc de pierre, auprès de son mari.

– Wilfrid ?

– Oui.

– Je t'ai entendu parler avec Réjane. Tu dis que tu as invité le docteur Sheffer ?

– Mais oui.

– Je croyais que tu n'étais pas en très bons termes avec lui.

Wilfrid se mit à rire :

- Voyons, c'est chose du passé !
- Pourquoi t'étais-tu chamaillé avec lui ?
- Oh... une bêtise.
- Encore ?
- C'est à propos de toi !

Madame Surprenant sursauta :

- De moi ?
- Oui.
- Mais... mais je ne comprends pas !
- Tu connais Sheffer ?
- Oui.
- C'est un timide ?
- Oui.
- Eh bien, Sheffer t'aimait lorsque nous nous sommes épousés ?

Madame Surprenant parut surprise :

- Franchement, j'avoue...
- Il s'est fâché contre moi, car il croyait que je ne te ferais pas un bon parti ! Je l'ai rencontré à

Métropole il y a deux mois, oh, par pur hasard. Il m'a paru de très bonne humeur. Il m'a demandé de tes nouvelles. Je lui ai dit en riant :

– Ne crains rien, Roger, j'ai réussi à la rendre heureuse.

– Je n'en doutais pas, voyons !

– En m'apercevant qu'il avait tant changé, j'ai cru que ça te ferait plaisir de le voir ! Tu ne le reconnaîtras plus ! Il semble faire beaucoup d'argent maintenant.

– Il est marié ?

– Non, toujours garçon !

Madame Surprenant sourit :

– Franchement, ça me fera plaisir de le rencontrer.

– Là, je le savais. Après son départ, tu vas regretter de m'avoir épousé !

Les deux époux se mirent à rire comme un jeune couple d'amoureux.

C'est que Madeleine et Wilfrid étaient restés très jeunes de caractère.

La fin de semaine arriva enfin.

Le couple Paquette arriva le premier.

Les Paquette étaient des amis des Surprenant.

Ils étaient presque du même âge.

Cependant Françoise Paquette paraissait plus vieille que Madeleine.

Georges Paquette et Wilfrid étaient de grands amis.

Aussitôt arrivé, Wilfrid cria à sa femme.

– Prends soin de madame Paquette, je reste avec Georges.

Les deux épouses entrèrent à l'intérieur de la maison.

– Et puis ça va ? demanda Wilfrid.

– Oh, pas mal, et toi ?

– Ça pourrait être pire !

Wilfrid songea :

– Georges, j'ai une surprise pour toi.

– Ah, qu'est-ce que c'est ?

– Quelqu'un que tu as bien connu et que tu

n'as pas vu depuis longtemps !

– Qui viendra ici ?

– Oui.

Paquette cherchait :

– Un homme ou une femme ?

– Un homme !

– C'est moins intéressant.

Soudain il leva les épaules :

– Je donne ma langue au chat !

Wilfrid déclara :

– Le docteur Sheffer !

Georges pâlit :

– Le docteur Sheffer ?

– Oui.

Wilfrid regarda son ami :

– Qu'est-ce que tu as ?

– Rien, rien...

Il y eut un silence gênant entre les deux hommes.

Puis Paquette reprit :

– Tu le connais ?

– Sheffer ?

– Oui.

– Je l’ai bien connu ! Il y a bien des années que je ne l’ai pas vu ! Je l’ai rencontré il y a un mois et je l’ai invité.

– Espérons qu’il aura oublié !

– Georges ! Qu’est-ce que tu as ?

– Mais mon vieux tu ne connais pas du tout Sheffer !

– Ah !

– Son nom a paru dans les journaux.

– Pourquoi ?

– Il a fait des opérations illégales. Il a vendu de la drogue à des clients à des prix fous. Ne cherche pas d’où vient son argent.

Wilfrid était vraiment surpris :

– J’avoue que je ne savais rien...

– Le Sheffer d’hier n’est plus le Sheffer

d'aujourd'hui. Aujourd'hui Sheffer est considéré comme une véritable crapule. Plusieurs personnes lui doivent leur déchéance .

Surprenant soupira :

– Espérons qu'il ne viendra pas.

Mais comme pour rire de ses paroles, une voiture venait de s'arrêter devant la porte.

Sheffer descendit.

Georges déclara narquois :

– Voilà monsieur le docteur.

Le médecin crapule s'avança.

– Bonjour... bonjour...

Il s'arrêta à quelques pas de Paquette.

Il l'examina quelques secondes :

– Mais oui... oui... oui, c'est bien Georges Paquette.

– Tu l'as bien reconnu, dit l'hôte.

Le docteur s'avança la main tendue.

– Comment vas-tu George ? Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu.

Paquette fit mine de pas voir la main tendue du médecin.

– Oh, je vais très bien.

Sheffer fronça les sourcils et se tourna du côté de Wilfrid :

– Et toi ?

– Pas mal !

– Madeleine ?

– Tu la verras tout à l’heure.

– Tout à l’heure. Mais je veux que tu me la présentes tout de suite.

– Bon, comme tu voudras. Venez à la maison.

Le sentier n’était pas large.

Il fallait passer à la file indienne.

L’hôte passa le premier guidant ses deux invités, Paquette et le docteur.

Soudain Paquette se colla sur son ami :

– Wilfrid !

– Quoi ?

– Surveille bien ta femme... il a une bien

mauvaise réputation de ce côté-là aussi.

– Pourtant il y a quelques années...

– Il est changé c'est tout.

La voix de Sheffer résonna :

– Vous vous dites des secrets ?

– Non pas du tout, fit Paquette, je parlais de température. Ils arrivaient à la maison.

Surprenant ouvrit la porte.

– Madeleine !

– Oui ?

La voix venait d'en haut.

– Tu descends ?

– Tout de suite.

Il fit passer ses visiteurs au salon.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Le docteur regarda autour de lui.

– Hum... sais-tu Wilfrid que tu n'es pas mal meublé. Tu dois avoir un peu d'argent ?

L'interpelé ne répondait pas.

Les deux femmes venaient de paraître dans la porte du salon.

– Bonjour !

Les hommes se levèrent.

Wilfrid présenta :

– Tu connais le docteur Sheffer, Madeleine ?

Madeleine s'avança la main tendue.

– Mais oui, nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas Roger ?

– Comment donc !

Le docteur lui prit la main.

Il la garda longtemps dans la sienne.

– Comment allez-vous, Madeleine ?

– Oh, très bien.

Surprenant s'approcha :

– Et voici madame Paquette, Françoise Paquette.

Le Docteur se retourna

Françoise était devenue pâle comme la mort.

– Bonjour, dit le docteur.

– Bonjour !

– Je connais très bien Françoise... ou plutôt
madame Paquette.

Georges fronça les sourcils :

– Ah, tu la connais ?

– Mais oui, il n’y a pas longtemps que tu es
marié, n’est-ce pas ?

– Deux ans seulement !

– Eh bien j’ai connu Françoise avant ton
mariage.

Ils s’assirent tous.

Ils causèrent de choses et d’autres.

Soudain ils entendirent un bruit de pas.

– Venez Jean, fit une voix.

Madeleine déclara :

– C’est Réjane.

Sheffer dit surpris :

– Réjane !

– Oui ma fille.

– Quoi ? Vous deux, avez une fille ?

– Mais oui !

Réjane parut accompagnée d'un grand garçon.

– Oh excusez-moi, dit-elle.

– Entre, entre Réjane.

Ils se levèrent tous à nouveau.

La jeune fille s'approcha de son père :

– Papa ?

– Je te présente mon nouvel ami, Jean Longtin.

L'hôte tendit la main :

– Enchanté monsieur.

Puis il fit les présentations :

– Voici madame Paquette, monsieur Paquette, le docteur Sheffer...

– Le docteur Sheffer, répéta Jean.

– Oui.

– Le docteur Roger Sheffer ?

– Parfaitement.

Le médecin demanda

– Vous n’êtes pas le garçon de Jos Longtin ?

– Parfaitement.

– Je connais bien votre père.

– Je sais.

Les yeux du jeune homme s’étaient durcis.

Réjane déclara :

– Je voulais faire visiter la maison à mon ami.

– Va, va ma fille ! dit Madeleine

Comme ils allaient pour sortir, Wilfrid
demanda :

– Ainsi Roger tu connais monsieur Longtin ?

– Oui, je t’en parlerai, seul à seul.

– Ah, très bien.

Le jeune couple sortit.

Madeleine se leva :

– Vous allez m’excuser, mais il faut que j’aille

préparer les chambres.

– Mais allez Madeleine.

Elle se dirigea vers la porte.

– Françoise, dit Georges.

– Oui.

– Je crois que le docteur veut causer avec Wilfrid. Viens faire un tour au bord de l'eau.

– Mais voyons, commença Sheffer.

– Non, non Roger, n'insiste pas. D'ailleurs, j'ai besoin de changer d'air.

Il sortit accompagné de sa femme.

Surprenant demanda :

– Que voulais-tu dire à propos de ce jeune homme ?

– Je disais que je connaissais son père.

– Et puis ?

Il y eut un silence.

– Longtin connaît-il bien ta fille ?

– Je ne sais pas, c'est la première fois que je le rencontre.

– Eh bien, ce n'est peut-être pas de mes affaires, mais ne laisse donc pas ta fille sortir avec un homme de cette espèce.

– Comment ça ?

– Je t'ai dit que je connaissais son père. Eh bien, c'est un dopé.

– Ah !

– Il m'a acheté de la drogue à des prix fous !

Wilfrid fit mine d'être surpris :

– Et tu lui en as vendue ?

– Pourquoi pas ?

Surprenant fronça les sourcils.

– Tu me surprends Roger, je te croyais plus honnête.

– Alors un petit conseil. Hein ! Surveille ce jeune homme. Il peut retenir de son paternel. Tel père, tel fils !

Pendant ce temps au dehors les époux Paquette causaient :

– Françoise, tu connais Roger ?

- Oui.
- Où l’as-tu rencontré ?
- Chez des amis.
- Il y a longtemps de ça ?
- Plus de trois ans.
- Tu es sortie avec lui ?
- Une seule fois, je le regretterai toute ma vie.
- Comment cela ?
- Il m’a droguée !

Georges ragea :

- Le salaud !
- Il voulait m’emmener à ses appartements. Je n’avais plus de force.
- Et puis ?
- Je n’y suis pas allée.
- Ah !
- Non, Louis mon frère est arrivé juste à temps pour me tirer d’embarras.
- Ouf !

Paquette soupira.

Il semblait plus à l'aise.

À l'heure du souper, tous étaient de bonne humeur.

Après le repas, Surprenant demanda au docteur :

– Tu aimes la pêche, Roger ?

– Oui.

– Nous avons l'intention d'y aller demain matin, Georges et moi, nous accompagnes-tu ?

– Mais certainement.

Wilfrid Surprenant semblait heureux.

Après tout, il ne regretterait peut-être pas d'avoir invité le docteur.

Avant de se coucher, les trois amis se consultèrent :

– À quelle heure partons-nous ?

Sheffer déclara :

– Moi, je suggère que l'on parte à bonne heure.

– Moi aussi, dit Georges.

– Sept heures ?

– Disons même six heures, ajouta Paquette.

Surprenant approuva :

– Oh moi, je suis bien prêt.

Madeleine apparut :

– Messieurs, prendriez-vous une tasse café avant de vous coucher ?

– Mais certainement.

Ils acceptèrent tous les trois.

– Je vais trouver les autres.

– Très bien.

Madeleine sortit.

Les trois hommes burent leur café.

Puis Surprenant se leva :

– J'irai vous réveiller tous les deux à cinq heures et trente, ça marche ?

– Ça marche.

Les hôtes comme les invités se dirigèrent vers

leur chambre.

Wilfrid déclara à sa femme :

– Demain, tu vas rester avec Françoise, je vais à la pêche.

– C'est très bien.

– Oh, je m'endors.

Madeleine poussa son mari :

– Wilfrid !

– Quoi ?

– Comment trouves-tu le nouvel ami de Réjane ?

– Très bien.

– Elle l'aime.

Surprenant fronça les sourcils.

– Tu crois ?

– J'en suis certain. Crois-tu ce que Sheffer t'a dit ?

– Je ne sais pas... mais comment sais-tu ?

– J'ai écouté à la porte.

Il regarda son épouse.

– Tu écoutes aux portes maintenant.

– Je veux tellement le bonheur de ma fille.

– Bon, bon, dors, nous en recauserons demain.

Je m’endors. Bonsoir...

Wilfrid ferma les yeux.

Quelques minutes plus tard, il dormait du sommeil du juste.

Il s’éveilla en sursaut.

Il venait d’entendre une sonnerie.

Le réveille-matin.

Vivement il se pencha et l’arrêta de sonner.

– Oh, j’ai mal à la tête.

Mais il pensa :

– Ça passera en mangeant !

Les yeux encore remplis de sommeil, il passa sa robe de chambre.

Il se dirigea immédiatement vers la chambre de bain et se lava la figure à l’eau froide.

– Ah, ça fait du bien... Ça réveille.

Il revint à sa chambre, passa ses pantalons et sa chemise.

– Allons réveiller les autres, il est déjà cinq heures et demie.

Il se dirigea vers la porte de la chambre des époux Paquette.

Il frappa discrètement.

Rien ne sembla bouger.

Il frappa à nouveau.

Personne ne répondait.

Il entrouvrit discrètement la porte.

La chambre était un peu claire.

On voyait la forme des deux corps dans le lit.

– Georges.

Un corps remua :

– Georges !

– Oui ? fit une voix endormie.

– Cinq heures et demie. Lève-toi.

– O.K.

Et il vit son ami s'asseoir dans son lit.

Wilfrid referma la porte.

– C'est dur de se lever à cinq heures et demie.

Il alla à la chambre du docteur.

– Oh lui, ce sera plus vite. Il n'a pas de femme, il dort seul ! Je vais ouvrir la porte et allumer la lumière. Ça le réveillera pour sûr.

Il fit comme il venait de le dire.

Il ouvrit la porte et alluma la lumière de la chambre en disant :

– Hé Roger ! Lèves-toi, cinq heures et...

Il ne finit pas sa phrase.

Malgré lui, un cri s'échappa de ses lèvres.

Là, au milieu du lit, le docteur Sheffer était étendu un couteau en pleine poitrine.

Le docteur Sheffer venait donc d'être assassiné ?

Qui donc l'avait tué ?

II

Paquette sortit vivement de sa chambre.

Il avait entendu le cri de son ami :

– Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qui se passe ?

Il s'arrêta net devant la porte.

– Mon Dieu !

Il vint pour entrer.

Wilfrid l'en empêcha.

– N'entre pas.

– Pourquoi ?

– Veux-tu être accusé du meurtre ?... Tu sais bien, la police.

Georges eut un sourire narquois :

– Le meurtre ! Hum la belle affaire !

– Que veux-tu dire ?

– Tu appelles ça un meurtre ? Moi, j'appelle

ça un débarras, c'est tout!

– Georges, ne parle pas ainsi. Tu sais fort bien que crapule ou non, personne n'avait le droit de tuer Sheffer.

Madeleine Surprenant sortit de la chambre.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Vivement, Wilfrid tira la porte de chambre.

– Madeleine !

– Quoi ?

– Réveille les autres et dis leur de descendre en bas dans le grand salon.

– Mais pourquoi ?

– Ne pose pas de questions pour l'amour du ciel ! Fais ce que je te dis.

Toute énervée, madame Surprenant s'éloigna.

– Descendons ! dit l'hôte.

Les deux hommes se dirigèrent vers le grand salon.

Bientôt tout le petit groupe fut réuni.

C'est Wilfrid Surprenant qui leur apprit la

nouvelle.

On imagine un peu l'émotion de tous et de chacun.

Wilfrid expliqua :

– Il faut rester calme. Nous devons appeler la police. Elle pourra découvrir le ou la coupable.

– Le coupable ne devrait jamais être puni pour avoir tué un type semblable.

– Je sais et je pense comme vous monsieur Longtin, mais vous connaissez la justice, n'est-ce pas ?

Madeleine, pâle, tout tremblante se leva :

– Je vais aller appeler !

Elle sortit.

Georges se mit à rire :

– C'est curieux n'est-ce pas ?

– Quoi donc ?

– Tous, nous avons de bonnes raisons pour tuer Sheffer. J'ai hâte de voir la police se débrouiller.

Réjane demanda surprise :

– Tous ?

– Mais oui. Tout d’abord, moi, le docteur a déjà sorti avec ma femme. Il a même voulu la droguer. J’ai donc un motif. La même chose pour ma femme qui aurait voulu se venger.

Françoise s’écria :

– Georges, tu ne sais pas ce que tu dis.

– Je le sais.

Il se tourna vers Surprenant :

– Et toi, n’est-ce pas la même raison pour toi et ta femme. Le docteur l’a bien connue, et tu as très bien remarqué qu’il a gardé longtemps sa main dans la sienne. Donc, deux autres suspects. Ensuite, vous, jeune homme, vous avez un fort mobile. Très fort. Je ne sais pas au juste ce qui s’est passé entre votre père et le docteur mais il s’est passé quelque chose. Vous avez pu vous venger. Même chose pour Réjane que son ami aurait pu mettre au courant.

Georges rit nerveusement :

– Vous voyez... tous.

– Arrêtez Georges, cria Wilfrid, tu nous énerves, tous.

Madeleine apparut :

– J’ai appelé la police, elle vient.

Françoise se dirigea vers l’escalier.

– Je me sens fatiguée. Je vais me reposer.

Rendue en haut, elle s’étendit sur le lit.

Elle était songeuse.

– Mon Dieu... la police va certainement soupçonner Georges... et pourtant je le connais... il n’a pas tué... ce ne peut être lui... Je n’aurais jamais dû lui parler de ma sortie avec le docteur. Tout le monde connaît son caractère prompt. Il faut que je fasse quelque chose.

Soudain elle sursauta :

– Oui, c’est une excellente idée. C’est le seul homme qui puisse trouver le vrai coupable. Albert Brien. Je lui écris immédiatement et je lui envoie un chèque. Pourvu qu’il accepte.

Françoise prépara sa lettre.

Elle alla retrouver Madeleine.

– Madeleine ?

– Oui.

– Je viens d'écrire une lettre.

– Ah !

– C'est seulement à la servante. Mais j'ai idée qu'avec cette affaire nous serons retardés. Alors je veux l'en avertir. Tu as des timbres ?

– Oui attends.

Madame Surprenant alla chercher un timbre de quatre cents.

– Tiens. Le postillon passera vers dix heures. Tu lui remettras ta lettre.

Mais la Police arriva avant le postillon.

Théo Bélœil, le chef de l'escouade provinciale des homicides, était à la tête de ses hommes.

Ils firent un bref examen du cadavre.

Il n'y avait aucune empreinte sur le couteau.

– On l'a bien essuyé !

Bélœil alla retrouver tout le monde au grand

salon.

– Mesdames, messieurs, il va vous falloir rester ici. Cet après-midi je reviendrai pour les interrogatoires. Je laisse un homme en faction. Comprenez-moi bien, vous n’avez pas le droit de vous éloigner.

Il donna des ordres à ses subalternes.

– Je serai ici pour deux heures ou deux heures et demie.

Il allait partir lorsque Françoise demanda :

– Pardon, monsieur puis-je vous demander un service ?

– Certainement.

– J’ai une lettre pour ma servante, pourriez-vous la lui laisser à Montréal ?

– Hum... oui.

– Je vais la chercher.

Vivement, madame Paquette monta à sa chambre.

Elle prit une enveloppe et y marqua le nom de sa servante.

Elle glissa dans l'enveloppe l'autre missive adressée à Brien en ajoutant une petite feuille sur laquelle elle pouvait lire :

– Va porter cette lettre immédiatement.
Madame Paquette.

Elle cacheta l'enveloppe.

Elle redescendit à la course.

– Tenez monsieur.

Toujours grognant, Bélœil prit la lettre.

Cinq minutes plus tard, il revenait vers Montréal.

En route, il se demanda :

– Devrais-je ouvrir la lettre ?

Peut-être y avait-il quelque chose d'intéressant.

D'autre part, si ce n'était qu'une lettre banale, madame Paquette pourrait l'accuser de fureter dans la correspondance des autres ?

Bélœil se dit :

– Après tout, je pourrai bien interroger la

servante en temps et lieu. Et puis, je vais la surveiller d'un bon œil, cette dame.

Le sort en était jeté.

La lettre se rendrait jusqu'à Brien.

En effet, une heure plus tard, Bélœil la remettait à la servante de madame Paquette.

Mais le détective national des Canadiens français acceptera-t-il la mission que madame Paquette lui offre ?

Si oui, découvrira-t-il le véritable assassin ?

Comme George l'a dit, tous sont suspects, mais un seul a tué.

Qui ?

III

Rosette, la femme d'Albert Brien se dirigea vers la porte.

On venait justement de sonner.

Elle alla ouvrir.

– Monsieur Albert Brien est-il là ?

– Oui mademoiselle, pourquoi ?

– Je voudrais que vous lui remettiez cette lettre.

– Très bien mademoiselle.

– Bonjour madame.

Rosette referma la porte.

– Qui est-ce ? demanda Albert.

– Une femme.

– Qu'est-ce qu'elle veut ?

– Elle t'apporte une déclaration d'amour.

– Ah ! Une lettre ?

– Oui.

Elle lui tendit la lettre.

– Tiens.

– Merci.

Albert l'ouvrit.

Il lut :

– Monsieur Albert Brien,

DéTECTICE.

Cher monsieur :

J'aurais besoin immédiatement de vos services. Vous lirez dans les journaux de ce midi, le drame qui s'est produit chez mon amie madame Surprenant à Joliville. Un meurtre. J'ai de bonnes raisons de croire que mon mari peut être suspecté et je sais qu'il n'est pas coupable. Je voudrais bien que le véritable assassin soit puni. Mais qui le découvrira, la police ? J'ai des doutes. Alors j'ai pensé à vous. Vous trouverez ci-joint un chèque au montant de cent dollars. Si ce n'est pas assez, nous régleront le reste sur les

lieux. Espérant que vous accepterez ma demande, je demeure votre tout dévoué :

Et c'était signée :

– Françoise Paquette.

Brien relut la lettre une seconde fois.

Puis il se tourna vers sa femme :

– Rosette ?

– Oui ?

– Mets donc la radio. On donne peut-être des nouvelles.

Madame Brien obéit à son mari.

Enfin dix minutes plus tard, ils pouvaient prendre un bulletin d'information.

On donna presque tous les détails sur l'affaire du docteur Sheffer.

Brien écouta jusqu'au bout.

– Et puis ? demanda Rosette.

– Quoi ?

– Y vas-tu ?

– Je ne sais pas.

– Comment cela ?

– J’ai beaucoup d’ouvrage ici, et je vais aller
me mettre les pieds dans le chemin de Théo ?

– Fais comme tu voudras.

Brien ne semble pas décidé d’accepter la
proposition de Françoise.

Ira-t-il à Joliville ?

*

Il était onze heures du matin.

On frappa à la porte de la maison.

Wilfrid Surprenant demanda :

– Qu’est-ce que c’est ?

– Je vais voir, dit Madeleine.

Tous étaient encore assis dans le grand salon.

Presque personne ne parlait.

De temps à autre, on pouvait entendre un mot.

– C’était tout.

Au fond de la pièce, assis dans un grand fauteuil, les pattes croisées, un homme de Bélœil observait la scène.

Madeleine se leva.

Elle alla ouvrir.

– Oui ?

– Télégramme mademoiselle.

– Pour qui ?

– Monsieur Wilfrid Surprenant.

Wilfrid sursauta :

– Moi ?

Le garçon disait à madame :

– Signez ici.

– Bien.

Madame Surprenant signa.

Wilfrid donna un pourboire au garçon.

– Merci monsieur.

Le garçon s'éloigna.

Madeleine referma la porte.

Son mari lui prit nerveusement le télégramme des mains.

Il l'ouvrit.

Tous étaient anxieux de voir ce que c'était.

Wilfrid le lut d'abord à voix basse, puis :

– Je puis bien vous le lire.

Et cette voix à haute voix :

– Viens d'apprendre mort de mon frère par radio. STOP. Accours à Joliville. Arriverai par le train d'une heure et trente. STOP. Signé : Léon Sheffer.

Paquette soupira :

– Léon Sheffer.

– Tu le connais ? demanda Wilfrid.

– Non, toi ?

– Je ne savais même pas que Roger avait un frère.

– Oh moi, je le savais. Mais Léon est un homme qui a toujours voyagé. C'est un original à ce qu'il paraît.

Le jeune Longtin soupira :

– Ne me dites pas qu'on va avoir un autre membre de cette famille sur les bras.

Une voix résonna du fond du salon :

– N'oublie pas jeune homme que j'écoute ce que tu dis.

Longtin se retourna.

Le policier le regardait narquoisement.

Madeleine prononça :

– Il faudrait bien préparer quelque chose à dîner.

Françoise se leva :

– Je vais avec toi, Madeleine.

Les deux femmes se dirigèrent vers la cuisine.

Madeleine s'arrêta devant le policier ?

– Vous mangez ?

– Ça arrive, des fois.

– Je vais vous préparer quelque chose.

– Merci.

Elles sortirent.

Les trois hommes étaient maintenant seuls dans le salon, sans compter le détective.

Wilfrid fit un signe.

Tous trois se réunirent dans un coin.

Ils parlèrent à voix basse :

C'est l'hôte qui prit la parole :

– Écoutez !

– Quoi ?

– Le policier va revenir cet après-midi.

– Oui.

– L'un de nous cinq est le coupable, c'est clair.

– Il n'y a pas à s'y tromper.

Longtin dit :

– À moins que...

– Quoi ?

– Le frère de Sheffer, s'il était dans les environs. N'aurait-il pas pu entrer dans la maison pour tuer son frère. Le docteur doit laisser une

bonne fortune ?

– Hum, une bonne fortune, oui dit Wilfrid.

– C'est impossible, ajouta Paquette. Il aurait fallu qu'il sache d'avance, quelle chambre son frère allait habiter.

– Mettons-le de côté pour le moment, continua Surprenant. Donc l'un d'entre nous cinq à tué Sheffer.

– Oui.

– Que ce soit n'importe qui, je lui suis reconnaissant. Il a fait quelque chose de bien. Oh, je sais qu'au point de vue de la loi...

– Où veux-tu en venir Willie ? demanda Georges.

– À ceci. Nous laisserons la police se débrouiller. Mais si l'un d'entre nous sait quelque chose, qu'il se taise. Je préférerais que le coupable ne soit pas puni.

– Moi aussi, pour ça, ajouta Longtin.

– Alors c'est entendu ?

Ils n'eurent pas le temps de l'approuver.

Le policier s'était approché d'eux.

– Qu'est-ce que vous complotez tous les trois ?

Georges Paquette se retourna vivement.

– Écoutez vous l'ami.

Le policier se plante devant lui les mains sur les hanches.

– Quoi ?

– Si vous êtes plus grand que moi, vous ne m'en imposez pas.

– Et puis ?

– Je ne vous demande qu'une chose. Votre devoir est de nous surveiller.

– Oui.

– Eh bien, sacrez-nous la paix. Surveillez-nous si vous voulez, mais laissez-nous tranquilles. C'est compris ?

Le policier le regarda curieusement.

– Tu fais mieux de surveiller tes paroles, le gros.

Georges rageait :

– Tu es chanceux de porter un uniforme.

Le policier sourit :

– Je puis l'enlever.

Wilfrid se mit entre les deux hommes :

– C'est assez Georges. Vous n'êtes pas pour commencer à vous battre.

Puis regardant l'agent :

– Vous feriez peut-être mieux de surveiller les deux femmes. L'une d'elles peut aussi bien s'enfuir par la porte arrière de la cuisine.

Le policier s'éloigna en grognant :

– Je connais mon devoir.

Théo Bélœil n'aura certainement pas une tâche facile.

Tous veulent se donner la main pour ne rien dire.

Et Brien, viendra-t-il ?

Et le frère de Sheffer, qu'a-t-il à faire dans toute cette histoire ?

IV

À une heure, Théo Bélœil était de retour à la maison des Surprenant.

Il était accompagné de son secrétaire qui devait prendre en note les interrogatoires des témoins.

Bélœil fit installer une table dans le grand salon.

Puis il demanda à tout le monde de venir le rejoindre.

Il allait commencer, lorsqu'on frappa à la porte.

Madeline alla ouvrir.

Elle se trouva en face d'un homme chauve, courbé, l'air plutôt comique :

– Monsieur ?

– C'est bien ici chez monsieur Surprenant ?

– Oui.

– Je suis Léon Sheffer.

Bélœil se tourna vers Paquette :

– Qui est-ce ?

– Le frère de la victime.

Madeleine le fit entrer.

Bélœil lui dit :

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Léon regarda les autres :

– Monsieur n'est donc pas au courant de la mort de mon frère ?

– Si, dit Wilfrid. C'est monsieur Théo Bélœil, le chef de l'escouade provinciale des homicides.

– Or je vois !

Il se mit à rire nerveusement :

– Un crime... hé oui. Il faut que la police enquête. Ah, ce pauvre Roger, il a dû bien souffrir, saviez-vous que...

Bélœil l'interrompt :

– Mon Sheffer, je ne m'objecte pas à votre

présence ici.

– Ah !

– Mais je vous prie de bien vouloir garder le silence.

Le bonhomme s’assit :

– Bon, bon, je me tais puisque l’on n’a plus la liberté de parole. Mon Dieu quel pays.

Bélœil le regarda exaspéré.

Mais Sheffer s’était tu.

– Monsieur Surprenant ?

Wilfrid se leva.

– Oui ?

– Restez assis, dit Bélœil.

Il se rassit.

Le chef de l’escouade provinciale des homicides commença :

– Tout d’abord je vais vous poser une question indiscrète.

– Quoi ?

– Vous couchez avec votre femme ?

– Oui.

Un autre silence.

Le secrétaire de Bélœil prenait des notes :

– Avez-vous le sommeil léger ?

– Oui et non. Ça dépend des soirs.

– Si au cours de la nuit votre femme s'était levée, vous en seriez-vous aperçu ?

– Je crois que oui, bien que la nuit dernière j'ai dormi comme une brique.

– Donc vous ne pouvez affirmer que votre femme ne s'est pas levée ?

– Je crois qu'elle ne s'est pas levée.

– Vous connaissiez la victime ?

– Oui, c'est-à-dire, je la connaissais beaucoup mieux il y a quelques années.

– Il avait fait la cour à votre femme, n'est-ce pas ?

Paquette se leva :

– Écoutez, monsieur le policier. Nous ne sommes pas en cour ici. Wilfrid, je te dis que tu

n'es pas obligé de répondre à toutes les questions.

– De quoi vous mêlez-vous ?

– De ce qui nous regarde tous, reprit Georges. Avec vos séries de questions vous finirez par nous embrouiller et à nous faire mélanger nos réponses.

Bélœil sourit :

– Auriez-vous peur ?

Françoise le toucha du bras.

– Georges, assieds-toi.

Mais Paquette continuait :

– Quand on a la conscience tranquille, on n'a jamais peur.

Le gros Théo avait le don d'exaspérer les gens.

Il continua :

– Rien ne prouve que la vôtre l'est.

Paquette vit rouge :

– Que voulez-vous insinuer ?

– Oh rien, rien, mais j'ai fait mon enquête. J'ai

constaté, tout simplement que votre chambre est tout près de celle du docteur. Vous n'aviez qu'un pas à faire pour entrer dans la sienne. De plus vous êtes fort jaloux et j'ai su que votre femme avait déjà sorti avec le docteur et il n'y a pas très longtemps encore. Françoise intervint :

– Monsieur Verneuil !

– Pardon Bélœil !

– Monsieur Bélœil, mon mari se fâche facilement. Il n'a pas tué, j'en suis certaine.

– Je ne l'accuse pas. Je dis qu'il a de forts motifs.

Bélœil leur fit signe de se rasseoir.

– Madame Surprenant :

– Oui.

– Avez-vous bien dormi la nuit dernière ?

– Très peu !

– Ah, pourquoi donc ?

– Je n'avais pas sommeil, c'est tout.

– Eh bien, vous pourrez me dire si votre mari

s'est levé ?

– Non, il ne s'est pas levé, j'en suis sûre.

Il y eut un court silence.

Bélœil avait sorti un couteau de sa valise.

– Vous reconnaissez ce couteau ?

– Oui.

– C'est un couteau de votre cuisine ?

– Parfaitement.

– J'ai remarqué madame que ce couteau différerait des autres de votre petite coutellerie, c'est juste, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous en êtes-vous servie hier au souper ?

– Heu...

Elle hésita :

Bélœil comprit :

– Vous avez peur d'inculper quelqu'un ?

Paquette se leva une seconde fois.

– Il n'y a pas de peur. Oui le couteau était sur

la table, et c'est même moi qui s'en est servi.

– Tiens, monsieur se décide à parler !

– Je ne me décide de rien. Je veux simplement tirer madame Surprenant d'un mauvais pas.

– Pour vous y mettre, vous ?

– Comment cela ?

– Il est fort possible que vous ayiez oublié de remettre le couteau en place après le repas.

– C'est faux.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– C'est moi qui ai essuyé la vaisselle et j'ai bien vu le couteau.

Il y eut un rire.

Bélœil se retourna brusquement :

– Qui a ri ?

– Moi !

C'était Léon Shefferd, accoté dans le fond de son fauteuil.

– Pourquoi riez-vous ?

– Parce que je trouve ça drôle. On dirait que

vous êtes à une partie de pêche.

– Comment cela ?

– Bien oui, ça mord toujours à votre ligne, mais chaque fois que vous venez pour retirer votre ligne, le poisson se sauve. Ah, ah, ah.

Les autres esquissèrent un sourire.

La comparaison de Sheffer était drôle en même temps que vraie.

Bélœil se tourna vers Réjane :

– Mademoiselle Surprenant ?

– Oui ?

– Vous avez votre chambre sur le même plancher que les autres ?

– Oui.

– Vous n’avez rien entendu, pas de bruit ?

– Non. Je me suis endormie en me couchant et j’ai dormi jusqu’au matin.

– Encore quelqu’un qui dort bien ! soupira Bélœil.

Puis se tournant vers Longtin :

– C'est vous Jean Longtin ?

– Oui.

– Vous connaissiez le docteur, n'est-ce pas ?

– Non, je ne l'avais jamais vu avant aujourd'hui.

– Mais le docteur connaissait bien votre père ?

– Oui.

– J'ai appris la triste histoire. C'est très regrettable, mais le docteur était un misérable. Cependant je dois vous considérer comme suspect.

– Ah !

– Pour venger votre père vous pouviez fort bien tuer le docteur.

Longtin ne répondit pas.

– Est-ce la première fois que vous venez ici ?

– Oui.

– Vous ne connaissiez pas la maison ?

– Non. Je l'ai visitée en compagnie de Réjane, hier.

– Et cette nuit, avez-vous bien dormi ?

– Fort bien !

– Vous n’avez rien entendu, pas de bruit ?

– Non.

– Très bien asseyez-vous.

Bélœil posa ensuite quelques questions à
Georges Paquette :

– Vous avez bien dormi vous aussi, je
suppose ?

– Oui, comme du roc.

– Bon Dieu tout le monde dort ici. C’est pareil
pour vous madame ?

– Je n’ai jamais dormi si dur, dit Françoise.

– Et comme les autres, vous n’avez rien vu,
rien entendu ?

– Rien, dirent-ils ensemble.

Bélœil semblait fatigué.

Il se tourna brusquement vers Léon Sheffer :

– Et vous, qu’est-ce que vous venez faire ici ?
Je vous ai posé la question tout à l’heure.

– Mais monsieur, dit Shefferd, vous oubliez que Roger était mon frère.

– Je trouve que vous êtes venu en vitesse.

– J'étais à Montréal. J'ai appris la nouvelle. J'ai envoyé un télégramme et je suis accouru.

– Comment l'avez-vous apprise, la nouvelle ? Les journaux ne l'ont pas encore publiée ! Ah vous venez de faire une erreur, cher monsieur.

– Une erreur ? Mais non, je l'ai entendue à la radio.

Bélœil resta bouche bée.

– En tout cas, dit-il, je mets votre nom sur la liste des suspects.

– Mais pourquoi ?

– Vous avez pu entrer dans cette maison. Il y avait certainement des fenêtres d'ouvertes. N'oubliez pas que nous sommes en été.

– Et puis ?

– Je me suis renseigné sur l'état de fortune de votre frère ce matin même. Il est riche et vous devez sans doute être l'un des héritiers.

Léon sourit bêtement :

– Sans doute.

Bélœil se leva :

– Et maintenant, je pars. Mais je reviendrai. J'ai de fortes présomptions sur quelqu'un. Je ne puis le nommer pour le moment. Mais je reviendrai, demain ! Il y aura probablement une arrestation.

Wilfrid demanda :

– Laissez-vous encore quelqu'un en garde ?

– Écoutez, voulez-vous coopérer avec moi ?

– Mais oui.

– Si vous me promettez tous de ne pas quitter la maison, je ne laisserai personne en faction.

Ils promirent tous.

Quelques minutes plus tard, Bélœil, son secrétaire et le policier reprenaient la route pour Montréal.

– Et puis chef, vous soupçonnez quelqu'un ?

– Non, c'est-à-dire que je les soupçonne tous.

– Et vous croyez faire une arrestation demain ?

– Peut-être.

– J'ai idée que le coupable essaiera de se sauver. Ce sera facile de l'attraper.

Bélœil a-t-il raison ?

Et Brien, le détective national des Canadiens français arrivera-t-il chez Surprenant ?

Sera-t-il plus chanceux que Théo Bélœil.

Espérons-le.

V

Tout le monde à la maison des Surprenant était fatigué.

Vers huit heures, le bonhomme Sheffer qui n'avait pas cessé de parler, déclara :

– Maintenant je vais partir.

– Pour où ?

– Je dois aller me trouver une chambre à l'hôtel.

Madeleine proposa :

– Mais vous pouvez fort bien rester ici.

– Merci bien.

– Mais à une condition.

– Laquelle ?

– Il ne reste qu'une seule chambre. Celle dans laquelle se trouvait votre frère hier soir.

– Oh mais je n’y vois pas d’inconvénients. Je n’ai pas peur des fantômes. D’ailleurs, vous savez fort bien que les fantômes n’existent pas...

Et le bonhomme se lança dans une forte dissertation qui semblait fatiguer les autres membres de la maison.

Wilfrid l’interrompt :

– Que diriez-vous d’une partie de bridge ?

Ils acceptèrent.

On s’installa à table.

Wilfrid joua avec sa fille pendant que monsieur Longtin avait madame Paquette comme partenaire.

Georges et Madeleine étaient les deux remplaçants.

Le bonhomme avait déclaré :

– Jouer aux cartes, mais c’est une perte de temps. Je ne joue jamais aux cartes.

Aussi, assis seul, dans son coin, il semblait boudier.

Les parties allèrent bon train.

Vers dix heures, madame Surprenant alla à la cuisine. Elle revint avec un cabaret et du café.

Elle en servit à tout le monde excepté à Longtin qui disait que le café l'empêchait de dormir.

Elle tendit une tasse à Sheffer.

– Monsieur ?

– Mais avec plaisir madame. Le café est un bon stimulant. J'en prends souvent le soir.

Madame Surprenant sourit :

– Moi, j'en sers toujours une tasse à cette heure-ci.

– Tous les soirs ?

– Oui.

– C'est une excellente habitude.

Ils burent tous.

Puis vers onze heures, ils décidèrent d'aller se coucher.

Sheffer bien qu'il avait dit qu'il n'avait pas peur ne semblait pas très brave.

Il se retira donc dans sa chambre comme tous les autres.

Bientôt, la maison fut plongé dans le plus profond silence.

La nuit allait-elle se terminer sans autres tragédies ?

Georges Paquette dormit mal cette nuit-là.

Soudain, il s'éveilla en sursaut.

Mais au dehors, il faisait clair.

Il était six heures du matin.

Il se passa la main sur le front.

Il avait le front moite.

– Enfin, le jour arriva.

À huit heures, tout le monde était debout... à l'exception de Léon Sheffer.

À huit heures et demie, n'y tenant plus, Wilfrid et Georges décidèrent de monter.

Ils arrivèrent devant la porte de chambre du deuxième des Sheffer.

Ils ne frappèrent pas.

Ils entrouvrirent la porte, les mains
tremblantes.

Ils aperçurent Sheffer dans son lit.

Un ronflement sonore s'échappait de ses
lèvres.

Il dormait du sommeil du juste.

Les deux hommes se regardèrent en riant :

– Ouf, nous avons eu peur pour rien !

Ils redescendirent en bas.

Wilfrid déclara :

– La police doit revenir cet après-midi.

– Et elle doit faire une arrestation, n'oublie
pas.

– J'ai bien hâte de voir cela.

*

Au bureau de la police provinciale.

Théo Bélœil décrocha son téléphone.

– Mademoiselle ?

– Oui.

– Donnez-moi le numéro de téléphone du notaire Bouvoir.

– Un instant.

Au bout d'une seconde la voix reprit :

– C'est CArdinal 1683.

– Voulez-vous me le signaler sil-vous-plaît ?

– Oui monsieur.

Au bout d'une seconde ou deux, la sonnerie du téléphone se fit entendre.

– Allô, fit une voix au bout du fil.

– Monsieur Bouvier, s'il-vous-plaît.

– C'est moi.

– Ici Théo Bélœil de la police provinciale.

– Oui monsieur Bélœil.

– Pourriez-vous passer à mon bureau, monsieur, j'aurais à vous parler ?

– À quelle heure ?

- N’importe quelle heure.
- Alors j’y vais immédiatement.
- Très bien, je vous attends.
- À tout à l’heure.
- C’est ça.

Bélœil raccrocha.

Dix minutes plus tard, la sonnerie de son dictaphone résonna.

Il pesa sur un bouton.

- Oui ?

Une voix de jeune fille sortant d’un haut parleur, résonna dans le bureau :

- Il y a un monsieur qui désire vous voir.
- Son nom ?
- Notaire Bouvier.
- Très bien, faites entrer.

La porte s’ouvrit.

Un petit homme chauve parut.

- Monsieur Bélœil ?

– C'est moi.

– Notaire Bouvier.

Bélœil offrit une chaise.

– Asseyez-vous notaire.

– Merci.

Le notaire s'assit.

– M. Bouvier, commença Bélœil, j'ai quelques renseignements à vous demander.

– Allez-y monsieur.

– Vous étiez le notaire de la famille des Sheffer ?

– Oui. Ah, c'est pour ça !

– Oui. Vous connaissiez Roger, le médecin ?

– Celui qui a été assassiné ?

– Oui.

– Je le connaissais de vue.

– Ah, il ne vous avait donc pas confié ses affaires ?

– Non monsieur.

Bélœil réfléchit :

– Il n’y avait pas non plus de testament.

– Non ! mais...

– Mais quoi ?

– Le docteur m’avait appelé.

– Sheffer ?

– Oui.

– À quel sujet ?

– Je ne sais pas. Il m’a dit simplement au téléphone.

– Notaire ?

– Oui.

– Docteur Roger Sheffer qui parle.

– Bonjour monsieur Sheffer.

– J’aimerais vous voir pour affaires.

– Venez à mon bureau.

– Cet après-midi ?

– C’est impossible.

– Pourquoi ?

– Je dois aller préparer le testament d’une personne mourante. Mais venez demain, je serai libre tout l’après-midi.

– Impossible.

– Pourquoi donc ?

– Je vais passer la fin de semaine chez un ami.

– Quand reviendrez-vous ?

– Lundi, je vous téléphonerai.

– Très bien.

Bélœil demanda :

– C’est tout ?

– C’est tout.

– Vous ne savez pas autre chose ?

– Non !

Bélœil fit un signe.

– Très bien notaire, vous pouvez partir.

– Croyez-vous que le peu d’informations que j’ai pu vous donner puisse vous être utile ?

– Certainement. Les plus petits détails sont toujours utiles.

– Eh bien tant mieux.

Le notaire se leva.

– Au revoir monsieur Bélœil.

– Au revoir.

– Et si vous avez besoin de mes services à nouveau, vous n’avez qu’à m’appeler.

– Très bien.

– Bonjour.

– Merci notaire.

– De rien.

Le notaire Bouvier sortit.

Bélœil demeura pensif.

– Il voulait peut-être faire un testament ?

Un testament.

Le docteur n’en avait pas.

C’était donc Léon qui héritait.

– Mais si Roger avait voulu déshériter son frère.

Mais pour accuser Léon il fallait une foule de

suppositions. Il aurait fallu tout d'abord que Léon ait su que son frère voulait faire un testament et le déshériter.

Il aurait fallu qu'il sache que son frère se rendait à Joliville. De plus il aurait fallu qu'il sache où se trouvait la cuisine.

– Non, non, il faudrait trop de choses.

Et pourtant Bélœil avait promis de faire une arrestation.

– Je vais bluffer, dit-il.

Le gros Théo soupçonnait beaucoup Georges Paquette.

– C'est lui qui s'est servi du couteau au souper.

De plus, sa femme avouait qu'elle avait bien dormi.

Elle avait dormi très solidement.

Elle avait dit qu'elle avait essuyé le couteau au souper mais était-ce bien vrai ?

N'était-ce pas plutôt pour sauver son mari qu'elle croyait coupable ?

Plus il y pensait, plus Bélœil semblait sûr de son affaire.

– Ce ne peut être autre que lui.

Et vers une heure, avec trois de ses hommes il reprenait le chemin de Joliville.

Bélœil a-t-il raison ?

Georges Paquette a-t-il tué le Dr Sheffer ?

Si non, Brien arrivera-t-il à temps pour l'empêcher de commettre une sottise ?

VI

La voiture de la police ralentit.

Elle s'arrêta devant la demeure de Surprenant.

Bélœil descendit suivi de ses hommes.

Il entra dans la maison.

Wilfrid était assis dans la salle d'entrée.

– Bonjour monsieur Bélœil.

– Bonjour.

Il regarda autour de lui.

– Où sont les autres ?

– Ils doivent être dans la maison.

– Il n'y a personne de sorti ?

– Mais non.

– Personne n'a cherché à se sauver ?

Surprenant paraissait surpris :

– Mais non.

Bélœil semblait désappointé.

Il ordonna :

– Dites-leur de venir, tous.

– Où ?

– Dans la même pièce que d’habitude.

– Très bien.

Wilfrid s’éloigna.

Bélœil entra dans la grand salon suivi de ses hommes.

Bientôt il fut rejoint par Réjane et son ami.

Puis les deux couples, Paquette et Surprenant apparurent.

Enfin, Léon Sheffer se passa la tête dans la porte.

– Dois-je y être moi aussi ?

– Oui, dit Bélœil. Entrez !

Le bonhomme obéit.

– Asseyez-vous tous, ordonna Bélœil.

Lorsqu’ils furent confortablement installés, Bélœil se leva.

Il se mit à marcher de long en large sans dire un mot.

Soudain il s'arrêta net.

Il était devant Madeleine Surprenant.

– Madame ?

– Oui.

– Je suppose que c'est vous qui faites la vaisselle ici ?

– Mais... mais oui...

Bélœil reprit :

– Le jour du crime : Je veux dire le soir après souper, vous avez fait la vaisselle ?

– Oui.

– Vous l'avez lavée ou essuyée ?

– Lavée !

– Qui essuyait ?

– Françoise et Réjane.

– Il y eut un silence.

Tous se demandaient où Bélœil voulait en venir.

– Madame Surprenant, vous rappelez-vous d’avoir lavé le couteau qui a servi au meurtre du docteur Sheffer ?

– Mais je...

– Vous en souvenez-vous ? Réfléchissez bien.

Il y eut un moment d’hésitation.

– Non, je ne me souviens pas. Il y avait tellement de choses à laver.

– Merci.

Bélœil reprit sa marche.

Elle dura quelques secondes.

Il s’arrêta enfin devant Réjane.

– Mademoiselle ?

– Oui.

– Avez-vous vu le couteau ?

– Le couteau ?

– Oui. vous avez essuyé la vaisselle ?

– Mais oui.

– Alors...

– Je...

– Vous ne l’avez pas vu n’est-ce pas ?

– Eh bien non !

– Merci.

Et de nouveau, l’éternelle Marche.

– Madame Paquette ?

– Oui.

– Vous avez dit avoir essuyé le couteau hier ?

– Oui.

– Comment pouvez-vous expliquer que ni madame Surprenant ni sa fille n’aient vu ce couteau et que vous, vous l’ayez essuyé ?

– Mais puisque je vous dis...

Madame Surprenant ajouta :

– Je ne l’ai pas vu, mais il pouvait bien y être.

Réjane approuva.

Bélœil se rengorgea :

– Eh bien non, il n’y était pas..

– Mais... protesta Françoise.

Bélœil ne lui laissa pas la chance de parler.

– Vous ne l’avez pas vu pour la bonne raison qu’il n’y était pas.

– Ah !

– Votre mari l’avait pris !

Georges bondit.

– C’est faux.

– C’est vrai. Vous l’avez gardé. Vous avez trouvé ce couteau solide et pointu. C’est le plus solide de tous les couteaux.

– Mais pourquoi ?

– Pourquoi ? mais pour tuer le docteur.

– Vous m’accusez de meurtre ?

– Oui, c’est vous qui avez assassiné Sheffer. La nuit, vous vous êtes levé, vous êtes sorti de votre chambre et vous avez plongé votre couteau dans le cœur du médecin.

– Ce n’est pas vrai.

– Vous l’avez fait parce que vous haïssiez Sheffer. La jalousie. L’éternelle jalousie.

Georges reprenait son sang-froid.

Il voyait bien que Bélœil essayait de bluffer.

– Il vous faudrait des preuves monsieur
Bélœil.

Le gros Théo haussa les épaules

– Des preuves ? Nous réussirons bien à vous
faire avouer votre crime.

Bélœil fit signe à l'un de ses hommes.

– Passez-lui les menottes.

Mais une voix résonna :

– Arrête Théo, tu fais erreur.

Bélœil sursauta :

Mais c'était la voix d'Albert Brien.

Tous se retournèrent.

C'était Léon Sheffer qui venait de prononcer
ces paroles.

Il s'avança au centre du salon :

– Excuse-moi Théo de t'avoir joué ce tour.

– Albert !

– Mais oui, tu viens de me reconnaître.

Le faux Sheffer porta la main à sa tête et arracha la perruque qui lui couvrait le crâne.

Bélœil n'en revenait pas.

– Albert Brien !

Tous sursautèrent.

Quoi ? Ce petit vieux qui se faisait passer pour le frère de Sheffer, c'était le grand détective.

Brien prenait maintenant les choses en mains :

– Tu ne mettras pas cet homme sous arrestation, parce qu'il n'a pas tué.

Brien mit la main dans sa poche.

Il sortit un petit flacon de pilules.

– Madame Surprenant, vous connaissez cette bouteille ?

Madeleine pâlit.

– Oui, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

– Ce sont des pilules qui procurent le sommeil. Madame Surprenant en avait mises le soir du

crime, dans chaque tasse de café.

Bélœil murmura :

– Ah, c’était donc ça le fameux sommeil.

– Justement. Donc madame Surprenant a endormi tout le monde.

– Pourquoi ? fit Bélœil.

– Pour aller tuer le docteur Sheffer en paix.

Madame Surprenant bondit :

– C’est faux !

– Madame, vous aviez l’intention de tuer le docteur et pour deux raisons. Tout d’abord vous aviez peur qu’il ruine votre bonheur et en plus celui de votre fille. Voilà.

– Je ne l’ai pas tué !

– Le soir, probablement vers trois ou quatre heures du matin, vous vous êtes levée, vous vous êtes dirigée vers la chambre de Sheffer. Vous avez ouvert la porte et...

Madeleine cria :

– Il était déjà mort.

– J’allais le dire.

Tous sursautèrent.

Bélœil s’écria :

– Mais ce n’est pas elle qui...

– Non, c’est... SA FILLE.

Réjane sursauta :

– Oui vous. Vous vouliez venger votre fiancé.

Le soir, vous n’aviez pas pris de café. Vous avez pris le couteau et vers minuit, vous êtes entrée dans la chambre de Sheffer et vous l’avez assassiné.

Réjane vint pour parler.

– Inutile de nier mademoiselle. C’est vous... c’est vous... j’ai des preuves.

– Impossible, fit une voix. Vous ne pouvez avoir de preuves... arrêtez ce petit jeu... elle est innocente, c’est MOI qui ai tué Sheffer !

Brien fit signe à Bélœil.

– Tu peux le faire arrêter. Je n’attendais qu’après cela. Il fallait un aveu, je n’avais aucune preuve.

L'un des hommes de Bélœil s'avança.

Il passa les menottes aux poignets de JEAN
LONGTIN.

Brien sourit :

– Vous êtes tombé dans le piège, Longtin. Je savais qu'en accusant votre petite amie, vous avoueriez. Je vous soupçonnais. Tout d'abord, vous êtes le seul qui ne preniez pas de café le soir, je l'ai vu hier.

Réjane pleurait.

Longtin prit la parole :

– Je l'ai tué soit.

– Vous avouez ? dit Bélœil.

– Oui. Mais attendez...

– Quoi ?

– Je ne suis pas un assassin.

– Comment cela ?

– Je vais tout vous expliquer.

Et Longtin parla.

Le docteur Sheffer avait ruiné la santé de son

père.

Jean ne l'avait jamais rencontré.

Il aurait préféré ne pas le connaître.

Monsieur Longtin, le père était maintenant une pauvre loque humaine.

Lorsque Jean rencontra le docteur, il en eut un profond dégoût.

Il se dit :

– Je vais toujours lui dire ma façon de penser.

Et le soir vers minuit alors que tous semblaient s'endormir, Longtin se leva.

Il se dirigea vers la chambre de Sheffer.

Longtin le réveilla.

Il mit beaucoup de temps à le réveiller car le docteur avait bu du café et dormait fort dur.

Mais au bout de quelques minutes il réussit à le tirer de son sommeil.

– Bonsoir docteur !

– Longtin ?

– Oui, c'est moi ?

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Je veux avoir une petite conversation avec vous.

Le docteur se leva :

– Longtin, je n'ai rien à vous dire, sortez.

– Pas avant que je vous aie parlé. Vous avez forcé mon père à prendre de la drogue.

– Sortez !

Le docteur s'était approché de la porte.

– Vous l'avez ruiné en la lui vendant à des prix fous.

Soudain le docteur se pencha.

Sur une chaise, il y avait une valise de médecin.

Il l'ouvrit et sortit une seringue qui semblait toute préparée.

– Vous voulez savoir ce que c'est que la drogue... vous vous moquez de votre père... eh bien mon jeune homme après que vous aurez reçu cette piqûre il vous en faudra continuellement.

Il s'avance menaçant.

Longtin ne savait que faire.

Soudain, sur le bureau, il aperçut un couteau
au côté du reste d'une pomme.

Il s'en saisit.

Le docteur avançait toujours.

Alors Longtin frappa.

Il se dit :

– Jamais on ne voudra croire mon histoire.

Alors il ramassa la seringue et la remit dans la
valise.

Il souleva le corps de Sheffer et le plaça au
centre du lit.

Puis il sortit sans faire de bruit.

*

Tous avaient écouté en silence le récit du
jeune homme.

Bélœil demanda :

– Pourquoi n’avez-vous pas raconté cela plus tôt ?

– Vous ne m’auriez pas cru.

– Une autre question monsieur

– Oui.

– Quand vous vous êtes rendu à la chambre de Sheffer, vous étiez pieds nus, n’est-ce pas ?

Le jeune homme parut surpris.

– Oui.

– Très bien. Hier soir, j’ai vu deux traces de pieds nus dans la chambre. C’est là que j’ai su que c’était un homme qui avait tué.

Bélœil déclara :

– Vous n’aurez qu’à raconter votre histoire au jury ! J’espère qu’il vous croira.

Mais pour le moment il fallait le mettre sous arrêts.

Brien était resté à la maison de Surprenant.

Madame Paquette s’approcha :

– Je croyais que vous me refusiez !

Son mari avait entendu :

– Refuser quoi ?... refuser quoi ?

– C'est moi qui ai écrit à Albert Brien...
j'avais peur qu'on te soupçonne et t'accuse.

– Veux-tu dire que tu me croyais coupable ?

Brien sourit :

– Vous vous trompez monsieur, madame
Paquette n'a jamais pensé ça, c'est justement le
contraire. C'est parce qu'elle vous croyait
innocent qu'elle m'a fait demander.

Réjane s'approcha à son tour de Brien :

– Monsieur le détective ?

– Oui.

– Croyez-vous que... Jean...

– Soit condamné ?... Je ne crois pas. Comme il
l'explique c'est un cas de légitime défense.

– Croyez-vous qu'il dise la vérité ?

– Dieu seul le sait. Mais comme je connaissais
le docteur je suis porté à croire que votre ami
avait raison.

Brien ne se trompa pas dans son diagnostic.

Les détectives vérifièrent autant que possible l'histoire de Longtin et après un long procès il fut exonéré de tout blâme.

Cet ouvrage est le 867^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.